ON NE PASSE PAS!



OU

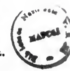
LE POSTE D'HONNEUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. de Villeneuve et Masson,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 6 JUIN 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FREDERIC-GUILLAUME II, roi de Prusse	M. Dormeuil.
CHARLES-FREDERIC, prince royal	M. Welsh.
LE COMTE D'HARTMANN	M. Boutin.
ULRIC, grenadier de la garde	M. Leménil.
UN CAPORAL	M. Remi.
EDITH, jeune ouvrière	Mme Leménil.
Soldats.	



La scène se passe à Berlin en 1732.

Le théâtre représente une partie du cours plantée d'arbres. A droite, le mur du jardin d'un hôtel. Au milieu de ce mur, se trouve une petite porte et près de la porte une guérite. A gauche, une maison formant le coin de la rue.

SCENE PREMIERE.

ULRIC *en faction*, QUELQUES OFFICIERS *causant en groupe au milieu du théâtre*, D'HARTMANN *sortant de l'hôtel*, *puis* LE ROI.

D'HARTMANN, *avec empressement*. Le roi! messieurs, le roi!

(Le groupe se sépare et les officiers viennent se ranger devant l'hôtel.)

LE ROI, *avec mauvaise humeur*. Oui, de par Dieu! Elisabeth-Christine, duchesse de Brunswick-Wolfenbuttel, votre affront sera vengé et vous serez notre bru, ou, s'il se refuse encore à vous épouser, je fais déclarer en cour souveraine maître Fritz, notre fils aîné, indigne de porter la couronne royale de Prusse et de s'appeler jamais Frédéric deux!

D'HARTMANN. Sire, votre état d'irritation m'afflige infiniment.

LE ROI. Vous êtes un imbécille conseiller et je vous conseille de vous taire... Cela me fait du bien; d'ailleurs pourquoi me gênerais-je?.. je ne suis pas de ces souverains de parade qui font de la royauté un rôle de comédie, et qui grimacent un sourire pour cacher leur mauvaise humeur... quand Frédéric Guillaume est en colère il veut qu'on le sache à Berlin... entendez vous!

AIR : *Vaudeville de l'Album.*

Je sais qu'on dit chez les rois mes confrères,
Qu'à l'étiquette, ici, je n'entends rien :
En beaux manteaux ils font mal leurs affaires...
Pour leur habit changerais-je le mien ?
Je me mets mal; mais je gouverne bien.
Leurs septres d'or, qu'à bon droit je condamne,
Assez souvent se brisent en éclats;
Mon sceptre, à moi, le voilà... c'est ma canne,
Qui frappe, plie, et qu'on ne brise pas.

D'HARTMANN, *à part*. Il y aura des habits battus à la cour ce soir; pourvu que cela ne tombe pas sur le mien.

LE ROI. Et au fait, comment ne serais-je pas furieux?.. ma politique d'accord avec la raison me fait rechercher l'alliance de Ferdinand-Albert de Brunswick; sur la foi de ma parole royale, il envoie la princesse, sa fille, à Berlin, et voilà que monsieur mon fils, s'inquiétant peu de bouleverser tous mes projets, se permet de dire en ma présence, devant mes gentilshommes et presque au nez de sa future qui allait être présentée à la cour : « Ma foi, le roi mon père peut épouser Elisabeth-Christine si cela lui fait plaisir; quant à moi, je refuse même de la voir... je n'aime pas les blondes... » (*Brandissant sa canne.*) On vous en donnera des brunes, mon gaillard.

D'HARTMANN. Le propos est léger; je le trouve même d'autant plus déplacé qu'on s'est empressé de le rapporter à la princesse, qui s'en est fort offensée, cela se conçoit: elle est jeune et jolie!

LE ROI, *marchant sur d'Hartmann qui recule*. Et quand elle serait vieille et laide! si je veux qu'il l'épouse, il l'épousera.

D'HARTMANN. Certainement, sire; l'obéissance n'en aurait même que plus de mérite; et si j'étais à la place du prince Frédéric...

LE ROI. Si vous étiez à sa place, comme vous n'êtes pas mon fils, vous seriez déjà fusillé!.. Ah! c'est-à-dire que j'aurai assemblé le conseil pendant quinze jours pour délibérer sur un mariage convenable?.. que j'aurai expédié vingt courriers de Berlin à Brunswick?.. qu'on aura crevé mes meilleurs chevaux et doublé les appointemens d'un ambassadeur?.. et quand tout est réglé, signé entre les deux cours amies, il faudra que je cède ensuite au premier caprice d'un fou; mais, pour me résister ainsi, on a donc oublié que j'ai battu le grand Charles XII à Stralsund, malgré mon estime pour cet illustre capitaine?.. que j'ai conquis la Poméramie en dépit de la Russie et de l'empire? et qu'enfin j'ai créé, par la seule puissance de ma volonté, une armée permanente de quatre-vingt mille hommes dans ce pays où l'on disait impossible de tenir plus de douze mille combattans sur le pied de guerre... Non! non! prince royal de Prusse, on ne vous souffrira pas une pareille insubordination. J'en ai fait plier sous la discipline qui avaient de plus grandes moustaches que vous.

D'HARTMANN. Il est vrai que les grenadiers de votre majesté sont connus pour les premiers automates de l'Europe. (*Désignant Ulric, qui depuis l'entrée du roi est resté les yeux fixes, le corps immobile devant la guérite en présentant les armes.*) Regardez celui-là, sire... il a l'air d'une bûche coiffée d'un chapeau.

LE ROI, *se tournant vers Ulric*. Grenadier! es-tu fatigué de présenter les armes? (*Ulric répond par un signe de tête.*) Oui!.. en ce cas attention au commandement... portez arme! arme au bras et promène-toi.

(Ulric exécute tous ces mouvemens avec précision et raideur.)

D'HARTMANN. C'est admirable, il a l'air d'être à ressorts.

LE ROI. Vous me disiez donc, conseiller d'Hartmann, que le prince Frédéric av essayé hier de quitter le village de Buccholz que je lui ai désigné pour son lieu d'exil?

D'HARTMANN. J'ai lu cela sur le rapport de mes agens.

LE ROI. Eh bien! je vous envoie pour le reste de vos jours dans la forteresse de Custrin.

D'HARTMANN. Moi, sire!

LE ROI. Oui, je vous y envoie, si maître Fritz rompt son ban et reparaît à Berliu sans que vos agens ne le prennent au collet et ne le conduisent au premier corps-de-garde, comme un vagabond sans aveu et sans asile.

D'HARTMANN. On se conformera aux intentions paternelles de votre majesté.

LE ROI. Mon intention!.. c'est qu'il ne reparaisse ni dans ma cour ni à la ville avant de m'avoir offert sa soumission.... bien mieux, je ne lèverai son exil que lorsqu'il m'aura fait présenter un écrit signé de la princesse Elisabeth-Christine qui me prouvera et le repentir de l'offenseur et le pardon qu'elle lui accorde.

D'HARTMANN. Alors, cela sera difficile; car la princesse est fort irritée et le prince est... enfin, il a du caractère.

LE ROI. Dites que c'est un entêté!... parbleu! avec la belle éducation qu'il s'est donnée: monsieur voit les savans, il étudie les astres, il joue de la flûte, il fait des vers et écrit à un certain Voltaire... ah! s'il était dans mes états celui-là... puisqu'il aime tant à faire du bruit dans le monde... j'en ferais un tambour de mes grenadiers et je lui donnerais de ma canne sur les doigts pour lui apprendre à tenir ses baguettes.

D'HARTMANN. Ca pourrait l'aider s'il n'a pas les dispositions nécessaires.

LE ROI. Mais il se fait tard, rentrons au palais, messieurs. (*A d'Hartmann.*) C'est vous qui m'accompagnerez ce soir dans ma ronde de nuit... voilà trois jours que je n'ai rendu visite aux sentinelles... (*A un officier.*) Quant à cet hôtel, où j'ai logé la princesse Elisabeth-Christine et sa suite, je veux que demain à la grand'garde on choisisse les plus beaux hommes pour les mettre en faction à toutes les issues, même à cette petite porte du parc... c'est un poste d'honneur.

D'HARTMANN. Est-ce que votre majesté n'est pas contente du factionnaire qu'on y a mis ce soir.

LE ROI. Mais pas trop... (*A sa suite.*) Marchons, messieurs.

(Il sort avec d'Hartmann et les officiers.)

SCENE II.

ULRIC, *seul.*

Ah! il n'est pas content... il est bien difficile! je ne dis pas que je suis ce qu'il y a de mieux en fait de Prussiens; mais, enfin, j'ai mes agrémens physiques tout comme un autre, et la preuve c'est que j'ai plu... c'est que je suis adoré, c'est que j'épouserai ma petite Edith Nathaniel, la plus jolie ouvrière en modes de toute la confédération germanique; il ne me manque plus que deux choses pour ça: le consentement de son père, qui ne veut pas me l'accorder, et mon congé, que le colonel m'a déjà refusé trois fois... en v'là-t-il des obstacles? et dire que cette pauvre chère amie est sans doute à m'attendre auprès de la grande fontaine, comme de coutume, et qu'elle pleure, qu'elle se morfond là-bas tandis que je suis en faction ici, où je m'ennuie à en avaler le canon de mon fusil jusqu'à la crosse... chien de métier, va! ma foi, si le roi ne me trouve pas à son goût, je ne suis guère flatté de le servir non plus.

Air *du Baiser au porteur.*

C'est un' parade ou bien c'est un service
Qui nous arrivent tour à tour;
On pass' tant d' temps à faire l'exercice,
Qu'il n'en reste plus pour l'amour.
On aim'.. berniquel on n' peut pas s'fair' la cour.
D'quitter l'uniforme je grille:
Le roi Guillaume a d'trop mauvais momens!
Il frapp' tout l' mond' dans sa famille,
Et nous traite comm' ses enfans.

Ah! si on osait lui parler à ce brutal de roi! je sais quelque chose concernant lui-même et feu défunt le caporal Ulric, mon brave homme de père... et peut-être bien que, si je le disais, ça pourrait me faire renvoyer du régiment avec honneur, et même lever les difficultés de mon mariage avec Edith... et bien oui; mais j'ai beau avoir mon secret au bout de la langue toutes les fois qu'il passe l'inspection... j'ai beau me dire je vas parler... quand il arrive devant moi, j'ouvre la bouche, je baisse les yeux, et puis j'aperçois sa grande diable de canne; crac, mon courage s'en va... je reste fixe, immobile avec un tremblement dans les jambes, un frisson sur l'estomac et des inquiétudes dans les épaules... allons, je vois bien qu'il ne faut compter que sur moi pour arranger mon mariage... mais j'entends marcher... eh vite! eh vite! mon poste!

(*Il reprend son fusil et se place en sentinelle.*)

SCENE III.

ULRIC, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *enveloppé dans un manteau, et entrant avec précaution.* Enfin, je suis en liberté, et en dépit du roi mon père, je lui échapperai encore cette fois.

ULRIC. Est-ce qu'il va s'établir ici ce particulier-là?..

FRÉDÉRIC, *à lui-même.* Ah! l'on veut que je m'humilie devant la princesse; que je lui demande pardon! lorsqu'elle vient à Berlin tout exprès pour détruire mes projets de bonheur... de célibat je veux dire... Si le roi mon père compte sur ma soumission, il a grand tort... dès demain matin je quitte la capitale, et dans trois jours je suis hors des frontières.. une fois en France, je sais où trouver un asile; Voltaire n'habite-t-il pas Paris?

Air: *Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.*

Je veux lui dire: à ton égal, je pense,
Que tu dois l'hospitalité,
Le génie est une puissance...
Je viens trouver mon frère en royauté.
Guide ma plume, à toi je m'abandonne;
Je puis passer inconnu comme roi;
Mais si je porte un seul jour ta couronne,
Le monde entier se souviendra de moi.

ULRIC, *à part.* Il paraît qu'il attend quelqu'un...

FRÉDÉRIC, *toujours à lui-même.* Une seule chose m'embarrasse... où me cacherai-je cette nuit?.. ma foi, il serait plaisant de choisir justement pour refuge cet hôtel, dont je connais tous les détours, et qui est habité par la princesse elle-même... ce n'est pas là qu'on viendrait me chercher... et puis le hasard pourrait peut-être servir ma curiosité, et me faire apercevoir ma future sans qu'elle se doute de ma présence chez elle... comme je suis bien décidé à ne pas l'épouser... je ne serais pas fâché de la connaître... mais cela présente quelques difficultés... toutes les issues sont gardées... on a même été jusqu'à établir un poste à cette petite porte du parc où il n'y avait pas de sentinelle autrefois.

(*Il va vers la porte.*)

ULRIC, *à part.* Il approche! attention à ma consigne ou gare la schlague. (*Haut et se plaçant devant Frédéric.*) Au large et passez votre chemin;

FRÉDÉRIC. Eh! mais, l'ami, tu es bien terrible!

ULRIC. Je suis comme ça. (*A part.*) C'est dur de faire le méchant quand on a un tempérament d'agneau.

FRÉDÉRIC. Comment! on ne peut pas même regarder ce mur

ULRIC, *d'un ton bref.* A cinquante pas... c'est la consigne.

FRÉDÉRIC. Ah! bah! laisse donc, elle n'est pas si sévère que cela ta consigne.

ULRIC. Au fait, si vous croyez savoir le service mieux que moi, que ne faites-vous la sentinelle à ma place?

FRÉDÉRIC, *à part.* Tiens, mais c'est une idée qu'il me donne là... (*Haut.*) Je te prends au mot, grenadier... Allons, ton fusil, ta giberne.

ULRIC. C'est sans plaisanterie que vous dites ça?..

FRÉDÉRIC. Sans plaisanterie! et la preuve, c'est que voilà un frédéric d'or que je te donne pour prix de l'échange.

ULRIC. En ce cas je dois répondre à votre politesse... une! deux! (*Croisant sa bayonnette sur le prince.*) Au large!

FRÉDÉRIC. Insol... (*A part.*) Qu'allais-je faire? m'exposer à être reconnu!

ULRIC. M'offrir de l'argent! à moi?.. un soldat! et en faction encore!.. ah ça! pour qui me prenez-vous?

FRÉDÉRIC, *à part.* Voyons un peu s'il ne ressemble pas à tant d'autres dont la fidélité ne dépend que du prix qu'on y met. (*Haut.*) Camarade, je t'ai offensé en te proposant un frédéric, j'en conviens; mais si je t'offrais la bourse tout entière?

ULRIC. La bourse!.. ah! c'est différent... je ferais feu, et pour vous le prouver...
(Il le couche en joue.)

FRÉDÉRIC, *reculant.* Mais c'est un diable sous l'habit de grenadier.

ULRIC. Ah! mon gentilhomme de nuit, voilà comme vous cherchez à séduire les grenadiers de Frédéric-Guillaume! mais vous seriez le prince royal, que je ferais feu tout d'même... attendu qu'il y va de la vie pour moi...

FRÉDÉRIC. Oh! le prince royal... tu n'oserais pas ..

ULRIC. Je me gênerais.

FRÉDÉRIC.

AIR: *Si madame me voyait.*

Si j'étais le prince royal,
Je punirais ta résistance;
Crois bien que ce ton d'arrogance
Pourrait te devenir fatal!

ULRIC, *le regardant avec mépris.*

Ah! vous n'ét's pas le prince royal;
Il honore l'soldat fidèle,
Car il est juste... il est loyal!
Loin d'insulter la sentinelle,
Vous m'diriez: j'te fais caporal,
Si vous étiez le princ' royal.

FRÉDÉRIC. Tu as raison... te faire manquer à ton devoir... ce serait indigne de Frédéric, et je te remercie pour lui de la bonne opinion que tu as de sa loyauté.... (*A part.*) C'est un brave homme! (*Haut.*) Tiens, mon ami, cette bourse

ULRIC. Encore!..

FRÉDÉRIC. Tout-à-l'heure je te l'offrais comme le prix d'une trahison... accepte-la maintenant comme la récompense de ta fidélité.

ULRIC, *à part.* Moi qui ai promis depuis si long-temps un cadeau à Edith. (*Haut.*) En arrière, corps du diable! on ne prend rien, sous les armes.

FRÉDÉRIC, *jetant la bourse devant Ulric.* N'importe, elle est à toi... la discipline n'empêche pas de se baisser pour ramasser l'argent qu'on trouve sur sa route.

AIR: *Gais gymnasiens, remettons à quinzaine.*

Allons ailleurs pour chercher un asile;
A mes amis si je m'adresse en vain,
Je me dirai, tout en courant la ville:
J'ai fait au moins du bien sur mon chemin.

ULRIC, *regardant la bourse.*

C'est tout profit: je gagne à me défendre
Un' schlagu' de moins, une bourse de plus.

FRÉDÉRIC, *à Ulric.*

Garde cet or.

ULRIC.

Ah! je ne peux pas l'prendre
Avec la main... mais j' peux mettr' l' pied d'sus.
(*Il exécute le mouvement.*)

FRÉDÉRIC, *à part.*

Allons ailleurs pour chercher un asile.

ULRIC.

Qand par hasard l'argent vient, c'est facile
De fair' fortun' sans être bien malin,
Voilà comment plus d'un qui s'dit habile
Sans le vouloir dans c' monde a fait son ch'min.
(*Frédéric sort.*)

SCENE IV.

ULRIC, *seul, ramassant la bourse.*

Ça doit être un Anglais.... j'ai toujours entendu dire que ces gens-là avaient des bourses pleines d'argent qu'ils s'amusaient à jeter au nez du premier venu... c'est un préjugé national... il paraît que ça tient au climat... Diable! mais il y a tout une dot là-dedans... me v'là d'la fortune à présent... je pourrai aller tête levée trouver le père Nathaniel et lui dire: Saperlotte, papa!... j'aime votre fille... j'ai ce qu'il faut pour faire son bonheur et tout ce qui s'en suit. Quand je n'avais rien... c'est différent, c'était plus difficile à offrir; mais à cette heure...

AIR *du Piege.*

Je ne crains plus d'languir dans l'célibat;
J' peux épouser celle qui sut me plaire,
J'quitte l' service et je r'prends mon état
D'tailleur civil et militaire.
Grâce à c'te bourse et grâce à mes talens;
Je vas m'donner un' femme et d'la famille;
Et puis l'bonheur, la richess', les enfans,
Tout ça m'viendra d'fil en aiguille.

Ce que c'est que la destinée. (*On entend fredonner en dehors.*) On chante, y m'semble que je r'connais cette voix-là. . eh! mon Dieu, oui... c'est elle!... c'est mon Edith.

SCENE V.

ULRIC, EDITH.

EDITH. Comment! vous êtes là... Qu'est-ce que vous faites dans c' quartier, plutôt que de venir au carrefour de la fontaine, comme nous en étions convenus?

ULRIC. Est-ce que je pouvais, puisqu'on m'a mis en faction ici, où je m'ennuie tout en pensant à toi?

EDITH. Vraiment, mon pauvre Ulric? et moi qui te soupçonnais...

ULRIC. Je crois bien, tu devais même joliment t'ennuyer aussi, à voir passer l'heure et couler l'eau de la fontaine.

EDITH. Sans doute, monsieur, et j'y serais encore si je n'avais pas eu à porter ce bonnet chez la princesse Elisabeth Christine, qui demeure ici près sur la grande place.

ULRIC. Dis donc... je suis sûr que chaque fois que tu apercevais, de loin, un militaire... un bel homme... ton petit cœur battait... et tu disais : C'est lui... mais pas du tout, le bel homme passait et ce n'était pas moi.

EDITH. Non, monsieur, mon cœur ne se trompe pas sur votre compte, et quand je vous attends, je verrais passer tous les beaux hommes de Prusse, que je ne dirais pas : C'est Ulric. Je te reconnais trop bien pour ça.

ULRIC. Est-elle gentille, mon Edith! Tu vas rester là, n'est-ce pas?... nous allons finir la faction ensemble... n'y en a plus que pour une heure et demie... Il fait peut-être un peu froid; mais c'est égal, nous parlerons de notre amour; je te prêterai ma capote, ça nous tiendra chaud.

EDITH. Rester là... mais c'est qu'il faut que tu viennes tout de suite avec moi, chez mon père.

ULRIC. Tout de suite... c'est donc bien pressé?

EDITH. Je crois bien... il s'agit de mon mariage!

ULRIC. Bah!... tu lui as donc parlé de moi?

EDITH. Certainement... et il s'est fâché... Il m'a grondée et m'a signifié que décidément je ne serais jamais ta femme.

ULRIC. Qu'est-ce que tu m'apprends là!...

EDITH. Tu sais bien qu'avec lui le dernier qui parle a toujours raison.... Bloum, le forgeron qui me faisait la cour, l'a emmené ce matin boire au cabaret... l'a grisé... et comme mon père a le vin sensible, il a été touché de son amour pour moi... Il a juré que Bloum serait son gendre... et c'est ce soir, à dix heures, qu'on va signer le contrat.

ULRIC. Comment! et tu viens m'apprendre ça tranquillement... mais v'là notre mariage flambé.

EDITH. Sans doute, il n'y aurait plus d'espoir si tu ne faisais aucune démarche auprès de mon père; mais en allant bien vite le trouver... en lui peignant ton désespoir... et surtout en le regrisant un peu...

ULRIC. C'est bien facile à dire ça... mais quand on est en faction...

EDITH. Songe donc qu'il s'agit de notre bonheur...

ULRIC. Ce n'est pas des raisons à dire au caporal... n'y a pas de bonheur qui tienne avec la consigne... on vous plante là... et puis, sois heureux si tu peux; mais promène toi... C'est ma faute aussi... dire... que je n'ai pas pensé une seule fois à conduire le père Nathaniel au cabaret... Ce n'est pas l'embarras... j'ai horreur du vin... je me connais.... je perds la tête pour un rien... et j'aurais peut-être fait quelques malheurs. Dieu! faut-il qu'un coup comme celui-là vienne nous frapper au moment où j'étais si content!

EDITH. Et content de quoi?

ULRIC. Parbleu! regarde... cette belle bourse, elle est à moi.

EDITH. Comment, une bourse pleine d'or... et de beaux frédérics tout neufs... Qu'est-ce qui t'a donné cela?

ULRIC. C'est un Anglais... encore s'il était resté là, cet honnête jeune homme, qui ne demandait pas mieux que de garder mon poste à ma place.

EDITH. Quel malheur que tu l'aies refusé!

ULRIC. Je le devais... il ne s'agissait que de ma fortune. Mais à présent, qu'il s'agit de mon Edith, c'est bien différent.

EDITH. Eh bien! mais attends donc... il y a un moyen.

ULRIC. Je n'en vois pas.

EDITH. Que ne me donnes-tu cette capote et ce fusil, à moi?

ULRIC. Par exemple, est-ce que tu saurais jamais?...

EDITH. Certainement; ne vais-je pas tous les dimanches voir manœuvrer les troupes sur la place du château... Tiens,

prête-moi ça, tu verras si je m'y prends bien.

ULRIC. Au fait, il ne passe personne, voyons un peu comment tu entends la manœuvre.

EDITH, *prenant le fusil.* Ce n'est pas si difficile... voilà d'abord comme on défile...

AIR : *Rapataplan, plan, plan.* (La Fille de Dominique.)

Rapataplan, etc.
Rester fixe, immobile,
Écouter l'command'ment,
Et pour se montrer habile
L'exécuter viv'ment.

ULRIC. Une! deux! (*Elle porte l'arme.*) Très-bien.

EDITH.

Puis, quand bat la caisse,
Bien garder son rang,
S'mettre avec justesse
Au pas adroitement.
(*Elle marche de nouveau.*)
Rapataplan, plan, plan, plan, plan,
Renplan, pataplan, pataplan...
Je crois que c'est bien là vraiment!
La manœuvre du régiment.

ULRIC. Est-elle aimable! ou dirait un vieux troupier... Continuons.

EDITH, *continuant de marcher au pas.*
Même air.

Rapataplan, etc.
Il faut encore qu'on sache
Faire la charge au pas
En relevant sa moustache;
Mais moi ça n'se peut pas.

C'est égal.

(Elle fait le geste de tirer et de friser sa moustache.)
A la moindre alarme
Baïonnette en jeu.

Croisez ette...

Aux chefs porter arme,

Une! deux!

Sur l'ennemi fair' feu.

Apprêtez armes!... en joue!... pan!

Elle se remet au mouvement d'arme au bras et continue à marcher.)
Rapataplan, plan, etc.
En ménage ou dans l'régiment,
V'là comme on march' militairement.

ULRIC, *qui a marqué le pas avec elle.* Bravo... Frédéric-Guillaume n'a pas de meilleur grenadier dans sa garde, et l'on peut sans danger te confier un poste.

EDITH. En ce cas, laisse-moi le tien...

ULRIC. Et tu crois que ton père consentira?

EDITH. Il ne s'agit que de le prendre par son faible...

ULRIC. Si ça ne tient qu'à ça, je le ferai tant boire qu'il en deviendra futaille... Mais, quitter mon poste, tu ne sais pas ce qu'il en retourne, toi?

EDITH. Si tu hésites!... demain je serai la femme d'un autre.

ULRIC. Ça me décide... après tout... qu'est-ce que je risque?.. de te perdre ou d'être fusillé... à mes yeux, l'un ne vaut guère mieux que l'autre... d'ailleurs, v'là la nuit, dans l'ombre on ne pourra pas distinguer. Ainsi je pars, mais sois tranquille, je serai de retour avant qu'on ne vienne pour relever la sentinelle.

(Il va pour sortir.)

EDITH. Eh bien! mais... et la consigne?

ULRIC, *revenant.* Ah! c'est juste!... te promener de long en large ou de large en long, à volonté... ne laisser sortir ni entrer personne par cette porte, et crier on ne passe pas, à tous les passans.

EDITH. Allons, c'est bien, va-t'en... du courage, mon Ulric!

ULRIC. Et à toi aussi, ma petite Edith. (*Il l'embrasse.*) Voilà pour nous en donner à tous les deux...

AIR : *Walse du duc de Reichstadt.*

J'vais travailler à not' bonheur,
Adieu, pas d'frayeur;
Songe à veiller avec ardeur
Sur l'poste d'honneur.
Qu'un galant porte ici ses pas,
Calme tes alarmes,
Et souviens-toi que t'as des armes
Pour défendr' tes appas.

ENSEMBLE.

ULRIC.

J'vais travailler, etc.

EDITH.

Va travailler à not' bonheur,
Moi j'n'aurai pas peur,
Je vais veiller avec ardeur

(*Ulric se sauve.*)

SCENE VI.

EDITH, *seule.*

Pourvu qu'il réussisse encore... car je peux le dire à présent, je fais un fier sacrifice... en prenant sa place... Tout-à l'heure je me donnais un petit air crâne pour l'encourager; mais, au fond, je n'étais pas trop rassurée... Ah! bah! qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour épouser celui qu'on aime?.. d'abord, moi, je serais capable de tout... ça n'empêche pas qu'un fusil c'est fièrement plus lourd qu'une aiguille... et puis il fait un noir ici... s'il faut que la place reste déserte, je va être toute tremblante... et, s'il passait quelqu'un après ça, j'aurais encore bien plus de frayeur.

AIR : *Le doux air de Venise.* (Panseron.)

Là, là, là, mon pauvr' cœur bat déjà...
La, la, la... peur commence à m'prendre;
Là, là, là, quand un passant viendra,

Là, là, là, faudra pt'êt' me défendre :
Et les modist's, oui-da,
N'ont pas c't' habitud' là !
(*Se promenant près de la guérite.*)
Mais il faut qu'on effraie
Dans le métier d'soldat.
En vain, moi, je l'essaie.
J'n'ai pas d'goût pour l'état.
J'aim' mieux tenir l'aiguille
Que d'avoir de la valeur;
Et trembler comme un' fille
Que d'être laide à faire peur.

Ah! mon Dieu! je crois que je viens de voir un homme traverser le cours... c'est peut-être un voleur qu'on poursuit... il me semble que je vais me trouver mal...

(Elle s'appuie sur son fusil.)

Là, là, là, mon pauvre cœur bat déjà,
Là, là, là, la peur commence à m'prendre,
Là, là, là, etc.

SCENE VII.

EDITH, FRÉDÉRIC.

(On l'a vu traverser le cours et reparaître à la fin du couplet.)

FRÉDÉRIC, *à lui-même*. Je crois qu'ils ont perdu ma trace.

EDITH, *à part*. Je ne m'étais pas trompée... voilà un homme... s'il approche, je n'oserai jamais lui crier qui vive!

FRÉDÉRIC, *à lui-même*. Oh! c'est une disgrâce en règle; tous les espions de la police à mes trousses et pas une porte qui s'ouvre pour me recevoir... Me voilà revenu auprès de ce terrible factionnaire, et je ne tenterai pas une seconde fois de le séduire... il est bien trop incorruptible celui-là, on peut lui confier un poste... il ne l'abandonnera pas.

EDITH, *à part*. Je crois qu'il me regarde... il faut que je l'effraie. (*Elle tousse pour se donner de la contenance.*) Hum! hum!

FRÉDÉRIC. Eh! mais il me reconnaît; je crois même qu'il m'appelle... est-ce qu'il serait devenu plus accommodant?.. (*Edith recommence à tousser.*) Il n'y a pas à en douter... il veut me parler.

EDITH, *à part*. Tiens, ça ne lui fait pas peur... (*Haut.*) En arrière!

FRÉDÉRIC, *à part*. Eh! mais ce n'est plus la même voix. (*A Edith.*) Dites-moi, l'ami...

EDITH. Je n'ai rien à vous dire; allez vous-en; ou... ou je me fâche.

FRÉDÉRIC. Ah! vous vous fâchez... (*A lui-même, et revenant sur le bord de la scène.*) Voilà qui est singulier... cette menace si peu militaire... cette voix si douce... c'est une femme!

EDITH, *à part*. Je crois que ça l'a un peu intimidé.

FRÉDÉRIC, *revenant près d'Edith*. Ma belle enfant!

EDITH, *avec frayeur*. Dieu! je suis reconnue!... ah! je vous en prie, monsieur l'étranger, prenez par une autre rue...

FRÉDÉRIC. Impossible!... d'ailleurs, une sentinelle comme toi, ça donnerait envie de forcer la consigne.

EDITH, *à part*. Là... est-ce malheureux pour moi, de faire venir de pareilles idées. (*Haut.*) N'importe, je suis à un poste d'honneur, je ne le rendrai qu'à la dernière extrémité.

FRÉDÉRIC. Cela dépend de la manière dont tu seras attaqué, mon brave! Nous autres militaires, nous changeons de tactique, selon l'ennemi que nous avons à combattre.

EDITH, *à part*. Bien, voilà qu'il va me mettre en état de siége à présent.

AIR *de Lestocq* (arrangé par Etienne Thénard.)

Je ne sais où porter mes pas.
Envers moi ne te montre pas
Sévère.

EDITH.

Je reste au poste, je le doi,
Ulric me l'a dit, c'est pour moi
La loi!

FRÉDÉRIC.

Nous sommes seuls... à ton secours,
Peut-être je devrai mes jours.
Vas-tu balancer un instant
Lorsque tu peux en me sauvant
Te taire?

EDITH, *attendrie*.

Je sens s'affaiblir ma valeur,
Comment garder l'poste d'honneur?
J'ai peur!

ENSEMBLE.

EDITH.

Craignez d'exciter ma fureur...
(*Il l'embrasse.*)
Dieu!.. je sens palpiter mon cœur,
J'ai peur!...

(*On entend la ritournelle du chœur suivant.*)

FRÉDÉRIC, *regardant au fond*. Ah! mon Dieu! quelqu'un approche... pourvu qu'on ne m'ait pas vu commencer les hostilités!

EDITH, *cherchant à se remettre*. Oui... ça va donner une jolie idée des grenadiers du roi!..

FRÉDÉRIC, *écoutant*. Chut.. c'est une patrouille.

EDITH. Ciel!.. et moi qui ne sais pas le mot d'ordre... Ulric est parti sans me le dire...

FRÉDÉRIC, *à part*. Profitons de l'occasion... c'est le seul moyen de me sauver.. (*Haut.*) Comment! il a eu l'imprudence de te mettre en faction à sa place, sans penser à l'essentiel?

EDITH. Est-ce que vous croyez que ça peut le compromettre?

FRÉDÉRIC. Il risque d'être fusillé.... rien que ça.

EDITH. Fusillé!.. oh! mon Dieu! comment nous tirer de là?

FRÉDÉRIC. Je ne vois qu'un moyen... c'est de me donner tes armes et ta capote... je répondrai pour toi à la patrouille.

EDITH. Vous savez donc le mot d'ordre, vous?...

FRÉDÉRIC. Sans doute. (*A part.*) J'ai bien fait de penser à m'en informer.

EDITH. Alors, prenez vite, car ils viennent... (*A part.*) Il a un air de s'y connaître qui me donne vraiment de la confiance.

FRÉDÉRIC, *à part.* A merveille, me voilà sauvé.

EDITH, *entrant dans la guérite.* Ah! qu'un poste d'honneur est difficile à garder.

SCENE VIII.

FRÉDÉRIC, *en sentinelle*, EDITH, *dans la guérite*; UN CAPORAL *et* QUELQUES SOLDATS, *composant la patrouille.*

CHOEUR DES SOLDATS.

Allons,
Marchons
Pour que tout soit tranquille.
Ne craignez rien,
Habitans de la ville,
Nous veillons bien.

FRÉDÉRIC. Qui vive!

LE CAPORAL. Patrouille!

FRÉDÉRIC. Avancez à l'ordre!

(Le prince et le caporal échangent tout bas le mot de passe.)

EDITH, *à part.* Ce pauvre Ulric, il est peut-être maintenant en train de se sacrifier pour moi... de boire avec mon père, il ne se doute pas à quoi je suis exposée.

FRÉDÉRIC. Eh bien! quoi de nouveau, caporal?

LE CAPORAL. On dit que le prince Frédéric est à Berlin... et qu'il sera arrêté cette nuit.

FRÉDÉRIC. En vérité!

LE CAPORAL. C'est impossible autrement... les ordres sont donnés pour que tout officier ou soldat s'empare de lui.

FRÉDÉRIC. Diable! que prétend-on en faire?

LE CAPORAL. Le conduire à la forteresse de Spandau, où, d'après l'ordre du roi, il restera trois ans sans communiquer avec qui que ce soit.

FRÉDÉRIC. Comment, tant de rigueur!

LE CAPORAL. Il y a une belle récompense pour celui qui le prendra.

FRÉDÉRIC. Eh bien! tâchez de ne pas le manquer.

LE CAPORAL. Ni vous non plus... bonne chance.

FRÉDÉRIC. Et vous aussi.

(L'orchestre exécute la marche. Le caporal et les soldats sortent.)

SCENE IX.

FREDÉRIC, EDITH.

EDITH, *sortant de la guérite.* Ils sont partis .. Ah! monsieur, que je vous remercie... vous m'avez sauvé là d'un grand embarras.

FRÉDÉRIC. Eh bien! mon enfant, à charge de revanche; et puisque tu peux à ton tour me rendre service...

EDITH. Je sais bien... mais c'est que je voulais vous adresser encore une prière...

FRÉDÉRIC. Laquelle?

EDITH. En promettant à Ulric de rester là jusqu'à son retour, je n'avais pas réfléchi que la princesse Elisabeth-Christine attend après ce bonnet et ces fleurs qu'elle m'avait chargée de lui porter.

FRÉDÉRIC. Ah! ah! tu vas chez la princesse de Brunswick...

EDITH. Est-ce que vous la connaissez?

FRÉDÉRIC. Non, pas précisément... mais on m'a assuré que c'était une grande blonde.... fade... bien fière, bien impérieuse...

EDITH. Elle?... Ah! si on peut dire... l'air si bon, les yeux si doux, et le plus gracieux sourire!.. Seulement, elle paraît être triste... et c'est bien naturel, depuis que ce mauvais sujet de prince ne veut pas l'épouser...

FRÉDÉRIC. Ah! oui... son orgueil est révolté, n'est-ce pas?

EDITH. C'est plutôt son cœur qui souffre; car je crois qu'elle aime le prince... la preuve c'est qu'en me quittant, elle m'a glissé une pièce d'or dans la main, et m'a répété ce qu'elle dit à tous ceux sur qui elle répand ses bienfaits: priez pour le bonheur de la Prusse et du jeune prince Frédéric.

FRÉDÉRIC. Tu te trompes... ce n'est pas de Frédéric de Prusse qu'elle a voulu parler.

EDITH. Si... car j'ai vu son portrait sur un médaillon qu'elle s'est empressée de cacher dans le tiroir de sa toilette, comme si elle avait eu peur de laisser deviner l'émotion qu'elle éprouvait en parlant de lui.

FRÉDÉRIC. Vraiment? elle était troublée à ce point... J'ai peine à le croire... (*A*

part.) Bien certainement, je ne céderai pas à la violence que mon père veut exercer contre moi... mais cependant je désire voir cette femme qui mêle mon nom à tous ses bienfaits... Ce que je viens d'apprendre sur son compte pique ma curiosité... décidément je la verrai...

EDITH. Eh bien! consentez-vous à finir ma faction?..

FRÉDÉRIC. Au contraire, mon enfant, je te prie de reprendre vite ton fusil et ton manteau. (*Il les lui rend.*) Car voici le moment de t'acquitter du service que je t'ai rendu.

EDITH. Et que puis-je faire pour cela?

FRÉDÉRIC. Tu vas le savoir... Il faut d'abord regarder là devant toi... et me promettre de ne pas te retourner pour voir le chemin que je vais prendre.

EDITH. Mais c'est manquer à ma consigne.

FRÉDÉRIC. Si tu refuses d'obéir... je ne te dis pas le mot d'ordre: le danger que tu as couru tout-à-l'heure peut se renouveler... Dans ce cas, tout se découvrira... et ton amant sera fusillé...

EDITH. Ah! mon Dieu, vous me faites trembler!.. J'obéis, monsieur... j'obéis... (*Se plaçant comme il le lui a indiqué.*) Tenez, suis-je bien ainsi?

FRÉDÉRIC, *escaladant le mur.* A merveille! (*A part.*) Me voilà sauvé...

EDITH. Dieu! quelle position pour un grenadier!

AIR: *Ah! Collin, je me fâcherai.*

Je dois me soumettre à cela
Par peur et par reconnaissance;
Mais le mot d'ordre?

FRÉDÉRIC, *sur le mur.*

Le voilà,
Mon enfant, c'est: Prusse et prudence...

EDITH, *se retournant, et apercevant Frédéric sur le mur.*

Grand Dieu! que faites-vous là-haut?

FRÉDÉRIC, *disparaissant.*

Silence sur mon escapade.

EDITH.

Ah! pour mon honneur quel assaut,
Je suis prise par escalade. } (*bis.*)

Il a disparu... Passer par-dessus les murs!.. la nuit!.. quelle horreur!.. Ah! si j'avais su ça, je me serais défendue jusqu'à la dernière extrémité... (*Elle monte sur un banc qui est près de la porte, et essaie de regarder par-dessus le mur.* (*Appelant.*) Monsieur!... monsieur!... Il ne répond plus... Que peut-il aller faire dans ce jardin?..

SCENE X.

EDITH, LE ROI, D'HARTMANN, *tenant une lanterne, qu'il cache sous son manteau.*

(Ils sont suivis de quelques soldats qui restent dans le fond.)

LE ROI. C'est fort bien... je suis content... toutes les sentinelles sont à leur poste... il ne me reste plus qu'à inspecter celle-ci.

D'HARTMANN, *à part.* Voilà qui est étonnant.... il n'y aura personne de puni ce soir...

EDITH, *regardant toujours par-dessus le mur.* Si c'était un malfaiteur, ou un conspirateur...

LE ROI. Pourquoi donc ce soldat ne crie-t-il pas qui vive!

D'HARTMANN. C'est peut-être qu'il ne nous voit pas...

LE ROI. Parbleu, je m'en aperçois... puisqu'il nous tourne le dos...

EDITH. Et Ulric, qui ne vient pas me relever...

LE ROI. Levez donc un peu votre lanterne, conseiller... voilà un grenadier qui ne fait pas l'effet d'avoir la taille.

D'HARTMANN. Ça dépend de la perspective.

LE ROI. Mais du tout, approchez-vous donc.

D'HARTMANN, *à part.* Il fait de moi un fanal ambulant.

LE ROI, *criant aux oreilles d'Edith.* Grenadier!

EDITH, *se retournant avec frayeur, à part.* Encore un caporal.. je suis perdue!

LE ROI *à d'Hartmann.* C'est singulier, je ne lui vois pas de moustaches.

D'HARTMANN. Ça ne s'oublie pourtant pas à la caserne.

LE ROI, *à Edith.* Eh bien! soldat, tu ne connais donc pas ton devoir?

EDITH. Si fait! (*A part.*) Que faire? (*Présentant les armes.*) Qui vive?

D'HARTMANN. Ah! la drôle de petite voix.

LE ROI. Et la manœuvre aussi est singulière... Il se passe ici quelque chose d'étrange. Nous allons voir. (*Prenant la lanterne des mains d'Hartmann.*) Donnez-moi ça.

EDITH, *à part.* J'en ai le frisson... je vas me trouver mal.

LE ROI, *à Edith.* Avance ici, blanc-bec!.. (*La regardant avec sa lanterne.*) Le diable m'enlève, c'est une femme!

D'HARTMANN. Une femme!

LE ROI. Voyons, réponds, de quel sexe es-tu ?

EDITH. Du féminin, caporal.

D'HARTMANN. Caporal ! elle ne connaît même pas son roi.

EDITH, *tombant à genoux*. Le roi!.. Ah! sire, de grâce !..

LE ROI. C'est bon... nous verrons ça... Avant tout, tu vas me dire de quel régiment tu fais partie.

EDITH. De celui des marchandes de modes, sire.

LE ROI. Et que faisais-tu là?.. surtout dis-moi la vérité, ou sinon...

D'HARTMANN. Pauvre petite! il est capable de la traiter militairement.

EDITH. Vous allez la savoir, la vérité, sire, et bien vraie... comme je suis une honnête fille.

LE ROI. Encore une fois, que faisais-tu là ?

EDITH. Je tenais la place de mon futur, qui est allé boire avec mon père pour décider notre mariage...

LE ROI. Un grenadier!... quitter son poste!..

EDITH. C'est moi qui l'ai engagé à le faire, sire... D'ailleurs, je le gardais si bien, que ça revenait absolument au même.

D'HARTMANN, *à part*. Il y paraît.

LE ROI. Ah! voilà comme on observe la discipline... Cela demande un exemple.

EDITH, *à part*. Il me fait frémir. (*Haut.*) Si vous voulez, sire, je peux l'aller chercher ; ce n'est pas bien loin, chez mon père... il reprendra son fusil, et tout sera dit.

LE ROI, *sans l'écouter*. Conseiller, vous allez conduire ce soldat de contrebande au premier corps-de-garde ; et, quant à l'autre coupable, il s'expliquera demain devant le conseil de guerre que je présiderai moi-même.

EDITH. Moi, au corps-de-garde?.. lui devant le conseil de guerre ?.. Ah ! majesté, vous n'aurez pas assez mauvais cœur pour ça...

LE ROI. D'Hartmann, exécutez mes ordres : débarrassez-moi de cette jeune fille ; et, comme le poste ne peut rester inoccupé, c'est moi qui le garderai... Je suis bien aise de voir la figure que fera le déserteur quand il reviendra pour relever la sentinelle.

EDITH, *à part*. Et pas moyen de lui faire entendre raison!

D'HARTMANN. Comment, sire ! vous abaisser à remplir l'office d'un simple soldat!

LE ROI. Silence !

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de laurier.*

C'en est assez... taisez-vous, conseiller,
Vous avez dit une sottise énorme...
C'est pour prouver que je sais mon métier
Que l'on me voit tenir à l'uniforme...
Soit au conseil ou bien soit au combat,
En tous les temps je veux rester fidèle.
Malgré son titre, un roi n'est qu'un soldat,
Car pour veiller au repos de l'état
C'est la première sentinelle.

Vous m'avez entendu, éloignez cette petite.

EDITH. Mais, sire, écoutez-moi.

LE ROI. Pas de réplique... Conseiller, commandez vous-même ce peloton, et sortez...

D'HARTMANN. Oui, sire... (*A part.*) A présent il faut que je fasse le métier de caporal... Diable d'homme, il met les fonctionnaires à toutes sauces. (*Haut.*) Grenadiers... par le flanc gauche... droite... par file à droite... gauche... en avant, marche...

(Ils sortent.)

SCENE XI.

LE ROI, *puis* ULRIC.

LE ROI. Cet imbécille de conseiller, qui s'imagine que je compromets ma dignité... Et si je ne veillais avec grand soin au maintien de la discipline, que deviendrait donc ma belle armée?.. Oui! oui! ce soldat sera puni... je ne lui ferai pas plus grâce qu'à maître Fritz, ce mauvais sujet qui a osé braver ma colère et se soustraire à l'exil qu'il avait mérité... Mais attention, voici quelqu'un.

ULRIC, *rentrant un peu gris.*

AIR : *Faisons la paix.*

Enfin j'ai bu.
Je l'ai connu
Ce vin dont j'craignais la puissance.
D'quel préjugé j'étais imbu!
J'étais triste et voilà qu'tout danse.
C'est entendu,
Quand un a bu,
On dirait que tout l'monde a bu.

LE ROI, *à part*. Voilà un gaillard qui ne me paraît pas être à jeun.

ULRIC, *à lui même*. Je ne sais pas si c'est le vin qui fait tourner la ville, ou si c'est moi qui tourne autour du quartier ; mais voilà plus d'une heure que je cherche mon chemin sans pouvoir mettre la main dessus.

LE ROI, *à part*. Serait-ce mon coquin de soldat ?

ULRIC, *cherchant à s'orienter*. Oh ! mais j'y suis ; voilà le poste où j'ai laissé la jolie sentinelle que je viens relever de faction... Diable de père Nathaniel, avec son vin du Rhin... Je ne sais pas ce qui

me passe par la tête; mais pour un rien je ferais des folies indignes... Voilà ma petite Edith... attends... attends... nous allons rire.

(Il recule de quelques pas.)

LE ROI, *à part*. Il paraît que ce n'est pas lui ; n'importe, en voilà encore un qui couchera ce soir au cachot.

ULRIC, *qui a été à l'extrémité du théâtre, revient au pas de charge vers la guérite*. R'lan plan plan plan plan plan...

LE ROI, *à part*. Dieu me damne! il veut me prendre d'assaut.

ULRIC. Me voilà !

LE ROI. Hein ?

ULRIC. Oh ! comme tu as la voix fêlée! c'est le froid peut-être... tu as eu froid, mon pauvre petit chat.

LE ROI, *à part*. S'il savait à qui il parle!

ULRIC. Je te dirai donc que j'ai vu ton père, nous avons un peu bu, nous avons même trop bu, mais, enfin.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

C'bon pèr' Nathaniel,
Il fut doux comm' miel
Dès la première bouteille;
Au second flacon
Y n'disait plus non;
La troisième fit merveille.
Vient la liqueur,
En ma faveur
Il penche :
Y m'donne enfin
Ton cœur, ta main...
Si blanche !
Je puis aujourd'hui
T'embrasser ici :
Nous nous marierons dimanche.

LE ROI, *à part*. Nous verrons tout cela demain devant le conseil de guerre.

ULRIC. Il n'y a plus que la difficulté de mon congé.. mais, puisque le vin me rend si hardi, je m'en donnerai un jour à faire frémir, et puis, quand je me sentirai la tête bien tapée... enfin, quand je me verrai présentable... j'irai devant le roi comme je suis devant toi.

LE ROI, *à part*. Diable ! ceci devient curieux.

ULRIC. Et il aura beau rouler ses gros vilains yeux sur moi et lever la canne des grandes manœuvres, je lui dirai : Sire, un homme n'a que sa parole, et un roi doit être un homme, saperlotte !

LE ROI, *à part*. Où veut-il en venir?

ULRIC. Voilà l'affaire en deux mots... tout prince que vous êtes, vous seriez mort et enterré, si un brave grenadier ne s'était jeté à Stralsund entre vous et le sabre d'un hussard du roi Charles XII...

LE ROI. Que dit-il ?

ULRIC. Vous aviez promis de vous souvenir du brave Ulric.

LE ROI. En effet.

ULRIC. A cette heure le pauvre bonhomme n'a plus rien à vous demander... puisqu'il est mort sur le coup... Il ne reste de lui que son fils qui est là devant vous... l'état de service de son père d'une main... et de l'autre sa demande de congé... voyons si vous avez de la mémoire.

LE ROI, *à part*. Oui... j'en ai, car je me rappelle parfaitement ce trait de courage.

ULRIC. Voilà ce que je dirai au roi; mais pour ça faudra que je boive. Qu'est-ce que tu crois qu'il me répondra ?

LE ROI, *avec sa voix naturelle*. Ce qu'il te répondra ?

ULRIC. Miséricorde ! ce n'est plus Edith, elle a quitté le poste.

LE ROI. Tu veux le savoir ?

ULRIC. C'est le roi... Ah ! me voilà propre !

LE ROI. Que le roi accorde tout en reconnaissance d'un si grand service, tout, excepté la grâce d'un déserteur, quand même le coupable serait le fils du brave homme qui l'a sauvé.

ULRIC, *dans le plus grand trouble*. Oui, sire... oui.... oui, j'entends bien... c'est absolument comme s'il n'accordait rien du tout.

SCENE XII.

LES MÊMES, D'HARTMANN *accourant*.

D'HARTMANN. Ah ! sire, quelle nouvelle!

LE ROI. Eh bien ! qu'y a-t-il encore?

D'HARTMANN. On prétend qu'un homme s'est introduit par ce mur dans le parc, et qu'il a osé pénétrer jusque dans l'appartement de la princesse Élisabeth-Christine.

LE ROI, *menaçant Ulric*. Tu vois, misérable, ce que tu as causé en abandonnant ton poste.

ULRIC. Il est dit que je n'en réchapperai pas...

LE ROI. Et cet homme est-il pris ?

D'HARTMANN. Pas encore, sire ; mais je vais chercher du renfort.

LE ROI. Courez vite.

D'HARTMANN, *en sortant*. J'en aurai une pleurésie !

(Au moment où d'Hartmann sort, Frédéric paraît par la petite porte.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *sortant*. Enfin !..

LE ROI, *lui barrant le passage*. On ne passe pas.

FRÉDÉRIC. Mon père !

LE ROI. Ah! ah! c'est vous, prince royal ! enfin vous ne m'échapperez pas.

FRÉDÉRIC. Echapper à votre majesté! Dieu me garde d'une pareille intention!.. le poste cette fois est trop bien gardé.

LE ROI. Me direz-vous, monsieur, ce que vous faisiez chez la princesse?

FRÉDÉRIC. J'accomplissais vos ordres, sire.

AIR : *De ce moment commença ma souffrance.* (La Paysanne Demoiselle.)

Pour obtenir le pardon d'une offense,
J'ai dû forcer la consigne en ces lieux;
De loin pouvais-je implorer la clémence?
A ses genoux j'ai su plaider bien mieux.
Oui, de l'amour j'ai senti le délire,
Mon éloquence a vaincu ses refus;
Je ne sais pas si je dois tout vous dire,
Mais je sais bien qu'elle ne m'en veut plus.

(*Lui présentant un papier.*)

Vous le voyez, ma grâce est signée de sa main.

LE ROI. C'est vrai, et vous consentez à l'épouser maintenant?

FRÉDÉRIC. Ah!.. mon père, elle est si jolie!.. si bonne!

LE ROI. Il suffit.

ULRIC, *à part.* C'est ça, v'là le prince heureux; il n'y a que le pauvre soldat qui va payer pour tout le monde.

SCENE XIV.

LES MÊMES, D'HARTMANN, EDITH, OFFICIERS, SOLDATS.

CHOEUR.

AIR : *Honneur et Gloire.*

Le devoir nous appelle;
Hâtons-nous d'accourir en ces lieux,
Pour montrer notre zèle
Et pour punir un grand audacieux.

D'HARTMANN. Sire, voilà le renfort que j'amène et cette petite dont je ne sais que faire.

ULRIC. Edith!

EDITH. Ah! mon pauvre Ulric, tu dois bien m'en vouloir; mais, va, ce n'est pas de ma faute, quand les rois font patrouille et que les marchandes de modes se trouvent sous les armes...

ULRIC. Oui, je comprends... tu as été prise...

EDITH. D'assaut!

D'HARTMANN. Où faut-il poser des sentinelles, sire?

LE ROI. Nulle part... le coupable est arrêté... ramenez cet enfant à son père, et que ce soldat soit conduit au cachot pour être jugé demain selon toute la rigueur des lois.

EDITH. Il est donc vrai!

ULRIC, *essuyant une larme.* Tu l'entends; il ne te reste plus qu'à commander ton deuil, ma pauvre veuve...

LE ROI. Prince Frédéric, pour vous récompenser de votre soumission, je vous laisse le droit de me demander une grâce; mais, comme en même temps je ne saurais tolérer le moyen que vous avez pris pour pénétrer chez la princesse, vous irez, avant votre mariage, passer quinze jours à Spandau.

FRÉDÉRIC. J'obéirai, mon père, quoiqu'il m'en coûte maintenant de vivre quinze jours loin d'elle... mais avant de partir je vous demanderai la grâce de ce soldat... car je suis un peu cause de la faute qu'il a commise.

LE ROI. Hein?.. (*A part.*) Il l'a dit... un homme et surtout un roi n'a qu'une parole. (*Haut.*) Accordé.

ULRIC. Plaît-il?.. j'ai ma grâce et mon congé?

LE ROI. Et ton congé, je devais bien quelque chose au fils du grenadier Ulric.

EDITH. Ah! prince... ah! sire! ah majesté...

LE ROI. C'est bien... mais que désormais je ne rencontre plus en faction de soldat sous cet uniforme.

EDITH. Vous avez raison, sire... la sûreté de l'état serait trop compromise...

ULRIC, *à part.* Il me reste encore un petit étourdissement... faut en profiter bien vite. (*Avançant la main au chapeau.*) Sire, au nom de mon père... la grâce de votre fils.

FRÉDÉRIC. Que dit-il?

LE ROI. Allons, il est dit qu'aujourd'hui je ne pourrai punir personne... je l'accorde; mais à l'avenir, respect à la discipline; car je ne pardonnerai plus.

ULRIC. Ça m'est bien égal... j'ai mon congé.

CHOEUR FINAL.

AIR : *Final du premier acte du Hussard de Felsheim.*

Ici, notre reconnaissance
Doit éclater à tous les yeux.
Chantons sa gloire et sa clémence,
Il vient de combler tous nos vœux.

FIN

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.